

épouser dans peu le duc de Saint-C... , un jeune homme qui à deux cents mille francs de rente. Il paraît que c'est une affaire arrangée, elle sera duchesse. Quel étalage elle va faire quand elle sera mariée ! Sans doute elle va amener avec elle cette espèce d'institutrice, cette mademoiselle Clotilde que je ne puis pas souffrir !

— Ah ! fit l'innocent commandant.

— Cela est sûr. Quant à M. le comte, il a le monde en horreur, et s'il l'osait il ne viendrait même pas à table.

— Je crois qu'il l'oserait bien s'il ne le voulait pas, répondit tout rondement Ducoudrai, ce n'est pas la honte que le retient ; il m'a l'air de faire ici, non pas les volontés des autres, mais bien les siennes, je vous jure.

— On le dit tyran.

— Je l'ignore, mais je ne le crois pas homme à jamais céder.

— Ce sont ces caractères-là, commandant, qui rendent les femmes bien malheureuses.

— A en juger par la sienne, elle n'a pas l'air fort à plaindre.

— Parce que nous autres femmes nous savons souffrir ; c'est notre lot sur la terre, commandant.

— N'allez-vous pas aussi faire passer votre mari pour un monstre ? Ce pauvre Monteil !

En même temps il se retourna du côté d'un personnage en habit noir et décoré qui marchait à quelques pas derrière eux. C'était M. Monteil, ancien juge au tribunal civil de Sedan ; il était petit et maigre ; il portait des lunettes vertes qui donnaient à ses traits étirés une expression de pédanterie singulière.

Après le chevalier et M. Monteil venait la famille de la Roselerie. M. de la Roselerie, maître des requêtes, était récemment arrivé avec sa femme et une petite demoiselle pour passer quelques jours au château. Mme de la Roselerie était la fille d'un ancien ami du chevalier, parrain de l'enfant.

M. et Mme Bernard fermaient la marche. M. Bernard était inspecteur des douanes, et sa charge lui donnait dans ce pays de frontières une grande importance. Au premier coup d'œil, on reconnaissait un bon homme sans fiel et sans malice, fort peu redouté des contrebandiers. Il donnait le bras à sa digne moitié, grosse femme d'une obésité merveilleuse et qui servait de plastron à tous les mauvais plaisants du château. Cependant Mme Bernard avait beaucoup de bon sens, mais elle était si naïve, elle avait des tournures de phrases si burlesques de simplicité, qu'il était impossible de regarder son sérieux à l'entendre comme à la voir. Jamais femme ne

rassembla sur sa personne autant de colifichets et de disparates couleurs. Aussi se répandait-elle tout le long du chemin ; elle laissait à chaque arbre, à chaque buisson un échantillon de sa toilette que M. Bernard avait une peine infinie à retrouver.

— Mon Dieu ! ma chère amie, que tu es malheureuse, disait-il avec impatience. Mais vois un peu si ces dames qui nous précèdent sont arrêtées comme toi à chaque pas !

— Ecoute, monsieur Bernard, pour peu que ça te contrarie, retournons au château, et bien vite, je ne demande pas mieux ; il me conviendrait fort peu de courir ainsi la poste. Je suis venue pour te faire plaisir, montre-moi de ton côté un peu de complaisance, je t'en prie. En finiras-tu !

— Voilà qui est fait.

— Est-il resté quelque chose ?

— Non.

— C'est bien heureux !

Toute cette société, jasant, riant ou disputant, s'avançait ainsi à petits pas vers le rendez-vous de chasse, lorsqu'un événement inattendu vint interrompre toutes les conversations partielles. Les promeneurs, après avoir suivi pendant quelques instants la grande avenue du parc, avaient pris, toujours conduits par le chevalier de Clermont, une allée plus étroite, encombrée par les houx et les coudriers qui la bordaient et au-dessus de laquelle les chênes séculaires formaient une voûte de feuillage basse et épaisse. Ce chemin, qui devait accourcir le trajet, était évidemment trop étroit pour qu'il fût praticable aux voitures, et cependant, en arrivant à un petit pont rustique jeté sur un torrent, qui, descendu d'une montagne voisine, traversait le parc dans toute son étendue, les promeneurs aperçurent avec étonnement deux personnes à cheval qui s'avançaient vers eux. Tout le monde s'arrêta, autant pour faire place aux cavaliers que parce qu'on avait reconnu le maître du château, le comte de Sivry lui-même, suivi du vieux domestique qui l'accompagnait partout.

Le comte s'avançait tout pensif, la tête penchée sur sa poitrine, en laissant au noble et vigoureux cheval qu'il montait le soin d'éviter les branches parasites qui parfois se prolongeaient au-dessus du sentier. Il n'avait pas encore aperçu la nombreuse société qui se trouvait alors à une trentaine de pas de lui, lorsque, au moment de passer le pont, le bruit du torrent qui mugissait à ses pieds effraya son cheval qui se cabra. Arraché à sa rêverie par ce mouvement brusque le vieillard releva la tête, et alors seulement il aperçut les nombreux promeneurs qui se groupaient sur le chemin. Sa figure exprima d'abord le mécontentement ; mais cette expres-